

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

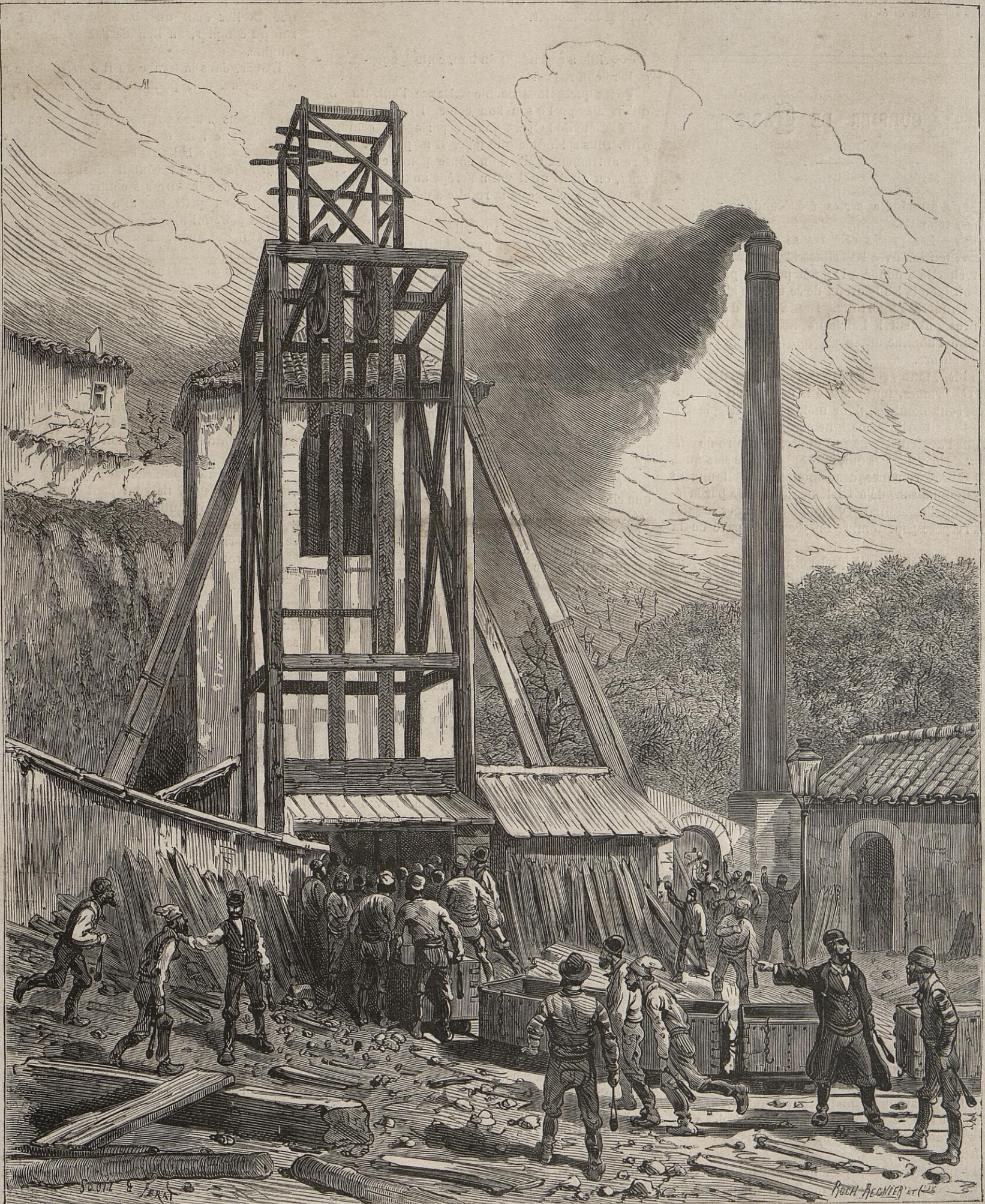
BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1038 — 3 Mars 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



CATASTROPHE DE GRAISSESSAC. — Le puits Sainte-Barbe. — Arrivée des ouvriers portant les premiers secours.

(Dessin de MM. Scott et Férat, d'après le croquis de M. Toussaint Roussy, notre correspondant.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : La Catastrophe des mines de Graissessac; — Le Carnaval à Binche; — Kisseneff; — La Fabrique lyonnaise; — Une ferme en Bannalec. — Les Dieux qu'on brise, par A. Delpit. — Le plus beau jour de la vie, par M^{me} Lieutier (suite). — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Catastrophe de Graissessac (4 gravures). — Le Carnaval traditionnel de Binche. — La Tour du feu et la place de Kisseneff. — La Crise lyonnaise. — Une Ferme en Bannalec (tableau). — Le Docteur Oz, opéra-bouffe. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

LA semaine a, certes, été féconde en retentissements.

Les procès célèbres se sont disputé l'attention avec les crimes bizarres.

La charité a donné à l'Opéra une des plus belles fêtes où jamais les heureux de ce monde aient payé leur tribut à l'infortune. Les avides d'émotions sinistres ont suivi haletants les péripéties de la chasse à l'homme organisée contre Moyaux. Que sais-je encore.

Eh bien, toutes ces émotions, toutes ces agitations, tous ces drames, tous ces bruits de fêtes ou de scandales sont dominés, pour moi, par un simple fait divers aux terribles enseignements.

Vous l'avez lue, sans nul doute, l'histoire de cette enfant de quatorze ans qui, affolée par je ne sais quelles lectures romanesques, monte précipitamment dans une maison, déjà tristement illustrée par la légende de l'assassinat, se bande les yeux et se jette dans l'espace pour tomber broyée sur le pavé de la rue.

Je ne sais pas jusqu'à quel point la raillerie sceptique était de bonne foi quand, du temps de La Fontaine, elle disait :

... Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie!

Mais je défie aux plus endurcis d'en pouvoir dire autant quand il s'agit d'une malheureuse petite créature pour qui la vie devient un fardeau à l'âge ou, d'ordinaire, elle est une joie.

Allons-nous donc assister périodiquement à ces suicides enfantins qui se multiplient depuis quelque temps d'une épouvantable façon? A toutes les précocités de notre siècle hâtif va-t-il falloir ajouter la précocité du dégoût et du désespoir?

C'est un horrible signe du temps que ces spleens prématurés.

Quels sont donc nos printemps pour qu'il n'y pousse que des cyprès?

C'est qu'on ne double pas impunément les étapes de la vie. C'est qu'on n'avance pas sans danger l'aiguille à la grande horloge du Destin.

Il faut le dire bien haut, dans l'espoir d'être entendu, nous associations de trop bonne heure l'enfance à l'existence des hommes. On ne l'isole plus assez de nos passions, de nos impatiences, de nos convoitises, de nos luttes. On parle aujourd'hui devant elle de tout et de bien d'autres choses encore, sans songer que ses oreilles ont droit à des ménagements tout spéciaux et imposent des retenues extrêmes.

Et puis cela commence par les petites choses, et cela produit les grands effets.

La fillette parodie maman dès la poupée. Aux Tuileries, elle arbore la robe à pouf et prend des attitudes devant les moutards de quatre ans qui la regardent.

Le bambin parodie papa en fumant un cigare qui lui tourne sur le cœur. Plus tard, qu'arrive-t-il? C'est qu'on veut jouer au suicide comme les grandes personnes; c'est que les chagrins enfantins, qui riaient à travers les larmes, deviennent de véritables

bles douleurs. C'est qu'enfin on voit, dans des drames imprévus, le dénouement toucher au prologue.

J'y ai songé toute la semaine à cette petite fille qui a fait joujou avec la mort. Prenez-y bien garde, ce sont là des indices plus lugubres et plus déshonorants pour une époque que les scélératesses vulgaires ou les filouteries courantes.

Le proverbe disait jadis : Au bout du fossé la culbute. Maintenant c'est au bord.

L'an dernier, c'étaient des collégiens qui se donnaient des coups de couteau dans le cœur. A présent, variante sur le même thème, ce sont les fillettes qui sautent par les croisées. On peut à coup sûr affirmer qu'on vit mal dans une époque où l'on veut si tôt mourir.

~ Elle a cependant du bon, cette époque-là. Singuliers contrastes!

Voilà quels élans de bienfaisance l'entraîne dès qu'on fait appel à son bon cœur. Elle a été splendide la fête de l'Opéra dont je parlais en commençant. Plus splendide que gaie. Il ne pouvait pas en être autrement. Quand on danse pour les malheureux, on dirait qu'il y a un crêpe aux violons. Mais l'important, c'est que la recette a dépassé toutes les espérances.

C'est là un des grands mérites du nouvel Opéra. Avec son superbe développement, il permet de faire grand au bénéfice du malheur. Dans l'ancienne salle, on n'aurait jamais atteint la moitié de ces chiffres-là. Ici on trouve tout naturel de déboursier davantage. L'offrande se proportionne à l'aumône.

Toutefois, à propos d'offrande, il m'a semblé que certains journaux voulaient un peu trop faire la générosité forcée au détriment des deux artistes qui ont conduit l'orchestre.

Ces deux artistes ont spontanément renoncé à être payés. Déjà on avait l'air de trouver la chose toute naturelle. Pas si naturelle que cela, pourtant. M. Johann Strauss, en effet, touche, par bal, quelque chose comme 3 ou 4,000 francs; M. Métra quelque chose comme 4,000 francs.

Or, les millionnaires ont cru bien faire les choses en payant une loge trois cents francs. Y a-t-il proportion, et ne devrait-on pas au moins faire comprendre au public la grandeur du sacrifice subi par ceux qui vivent de leur talent au lieu de vivre de leurs revenus?

Mais, non pas.

Il s'est trouvé, par-dessus le marché, des journaux pour dire :

— Ah ça! est ce que, par hasard, MM. Métra et Strauss ne vont pas renoncer aussi à leurs droits d'auteur?

Encore un petit supplément de quelques centaines de francs.

Si j'insiste, c'est que des injustices analogues, ou, si vous aimez mieux, des inégalités se produisent à chaque instant au détriment du monde artistique, que chacun semble se croire le droit de rançonner à merci.

Organise-t-on une loterie de bienfaisance? Les plus gros bonnets seront convaincus d'avoir fait largement honneur à leur nom en prenant pour cinq ou dix louis de billets.

Mais, par contre, on s'en va chez un peintre, et on lui dit tranquillement :

— Cher monsieur, un petit tableau, s'il vous plaît.

Le petit tableau vaut cinquante ou soixante-quinze louis.

Ce qui n'empêche pas les gens qui ont pris les billets ci-dessus mentionnés de rester convaincus que ce sont eux qui ont été les bienfaiteurs.

Cet abus a duré trop longtemps. C'est un devoir que de rétablir la vérité sur la situation en constatant qu'il est autrement méritant de faire l'aumône avec son cerveau que de faire l'aumône avec son porte-monnaie.

~ Quelles acclamations! quel enthousiasme Un peu plus, les murailles du Châtelet croulaient sous les bravos.

Qu'était-ce donc? On exécutait la musique d'un homme dont les œuvres autrefois menaçaient aussi

de faire crouler les murailles, mais sous les sifflets.

Tous les honneurs après toutes les indignités; tous les capitoles après toutes les roches tarpeïennes.

L'homme s'appelait Berlioz. On pensa un moment à le faire interdire comme fou.

Il n'y échappa que parce qu'il tenait une plume d'écrivain avec laquelle il para les coups. L'esprit paya la rançon du génie. Je ne répondrais pas plus de la mesure des bravos d'à présent que de la justice des railleries d'autrefois. Ne dépassons-nous pas toujours le but, oscillant sans cesse entre l'extase et le dénigrement? Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Berlioz était un homme avec lequel on aurait dû compter, au lieu de l'accueillir par la huée stupide.

Là-bas, dans la tombe où il dort, comme son dédain actuel doit prendre la revanche des mépris passés!

Je le vois encore sur les derniers temps de sa vie, marchant le long de la muraille, absorbé en lui-même, les bras ballants et parlant tout haut en hochant la tête. Il se racontait ainsi à lui-même toute sorte de choses contre ses contemporains. Puis, par instant, son petit œil allumé fixait un passant comme pour lui dire :

— Oui, toi aussi, tu fais partie des crétiens qui ne me comprennent pas. Ce n'est pas ta faute, mais si tu savais comme tu me fais pitié!

Après quoi il recommençait à contempler le trottoir et reprenait la suite de son monologue.

Un jour, je le rencontrai dans la rue Blanche, qui descendait pensif et bavard selon son habitude. Il était encore plus sombre que de coutume. On avait joué, je ne sais où, un morceau de lui qui avait été reçu avec hostilité.

Et alors, trouvant un confident dans le sein duquel il pouvait s'épancher, il se mit à déblatérer à son aise contre la conspiration dont il croyait être victime.

Mais tout à coup se ravissant :

— Au fait, non, ils sont peut-être de bonne foi. Ce n'est pas leur faute : j'avance.

Et voilà que sur cette nouvelle piste sa fantaisie se lança brillante et amère.

Je me rappelle encore sa conclusion pittoresque et imagée comme tout ce qu'il disait :

— Voyez-vous, mon cher, le malheur, c'est que l'homme soit contemporain de son œuvre. Il faudrait que, comme dans les chemins de fer, on puisse se faire précéder par son bagage.

Le bagage aujourd'hui est arrivé à destination, mais le voyageur ne voyage plus!

~ A propos de voyage, je lisais ce matin, je ne sais plus où que les indemnités que l'on aura à payer à propos du dernier accident du lac du Bourget, ne s'élèveront pas à moins de dix-huit cent mille francs.

Une des scènes les plus douloureusement burlesques de la comédie humaine, ce sont à coup sûr les débats auxquels donnent lieu les affaires de ce genre.

L'évaluation d'un mort! Avouez que s'il est une opération délicate c'est bien celle-là.

Je me rappellerai toujours un pauvre garçon, aujourd'hui mort et qui exerçait la profession de pianiste. Dans une rencontre de deux trains, il eut le bras cassé, et cassé de façon à ce que l'exercice de son métier lui devint impossible.

Il demanda deux cent mille francs, on lui en offrit trente mille. Là-dessus les deux avocats de plaider avec acharnement.

Celui qui défendait les intérêts du pianiste mutilé était superbe d'enthousiasme :

— Messieurs, je puis le dire sans craindre d'être démenti, c'était un véritable artiste que celui pour qui j'ai l'honneur de prendre la parole. Avec lui le piano, cet instrument ingrat, avait une âme. Encore n'était ce que le prélude d'une carrière éclatante. Il serait devenu célèbre comme compositeur, j'ai là huit morceaux et deux opéras inédits dont je voudrais vous faire entendre des fragments...

L'autre avocat, quand ce fut son tour, bondit.

— S'il est une époque, messieurs, où l'on ait abusé du grand mot d'artiste, c'est bien la nôtre.

Voici un homme qui s'était fait pianiste comme il aurait pu se faire photographe, faute de profession. Il jouait des polkas dans les bals à raison de dix francs la nuit. Nous avons les factures. Ses œuvres! Vous avouez vous-même qu'elles sont inédites, donc personne n'en a voulu. Et ce fruit sec nous coûterait deux cent mille francs. Dérision!...

Cela continua sur ce ton pendant une heure. Et le patient était là qui s'entendait traiter de crétin en tenant son bras en écharpe.

Ah! que le ciel nous préserve, cher lecteur, d'avoir jamais l'occasion d'être ainsi marqués en chiffres connus!

~ Comment passer sous silence le grand événement littéraire de la huitaine?

Deux nouveaux volumes de Victor Hugo, c'est pour la France, c'est pour l'Europe, c'est pour le monde une véritable fête.

L'histoire littéraire offre peu d'exemples d'une virilité intellectuelle affirmée chez un septuagénaire par une fécondité aussi prodigieuse. J'en suis fâché pour vous, poètes de rencontre, rimeurs de balle, qui prétendiez faire croire naguère que l'Inspiration est sœur jumelle de la Paresse. C'était l'époque où les héros de Müirger disaient, aux applaudissements des bohèmes oisifs :

— Il y a des années où l'on n'est pas en train.

Ainsi le renard qui avait la queue coupée prétendait se faire une beauté de sa mutilation. Les stériles apothéosant l'impuissance!

Allez demander à Victor Hugo s'il y a des années où il n'est pas en train!

Il n'y a pas même de jour pour lui qui n'ait son labeur. Cette merveilleuse organisation ne se donne jamais congé. Chaque matin à six heures Victor Hugo est debout. Il prend un peu de café noir, avale un œuf cru, et la tâche commence.

Cette tâche consiste à écrire ce qu'il a pensé la veille dans les longues promenades qu'il fait à travers Paris, grimpant, le plus souvent, sur l'impériale de l'omnibus. Chose étrange, c'est au milieu des fourmillements de la rue qu'il se recueille le mieux. C'est dans la foule qu'il s'isole.

Jusqu'à midi, il reste devant sa table de travail; ordinairement il est debout, car cette table est, en réalité, un haut pupitre.

La mémoire de Victor Hugo est invraisemblable. Il lui arrive, dans les promenades dont je parlais, de composer mentalement jusqu'à cent vers d'un trait. Il ne prend pas une note, par un raffinement de coquetterie peut-être. Et, le lendemain, les cent vers répondent à l'appel comme s'ils étaient dictés.

La suite de *la Légende des siècles*, qui est dans toutes les mains aujourd'hui, a été en partie composée à Guernesey. Une demi-douzaine de pièces environ ont été ajoutées ici tout récemment.

Combien d'autres manuscrits le maître ne tient-il pas en réserve?

Parmi ceux-ci, quatre volumes de théâtre! On a essayé, par tous les moyens, de décider Victor Hugo à laisser jouer quelqu'une de ces pièces inédites. Sa volonté est inébranlable sur ce point. Il veut bien affronter la critique et rester sans cesse sur la brèche; mais il ne veut pas exposer son illustre vieillesse à quelque manifestation d'hostilité injurieuse, comme l'esprit de parti pourrait en engendrer à une première représentation.

— Je sais, dit-il, ce que les haines politiques sont capables de faire dans tous les temps. Je suis trop vieux pour exposer mes cheveux blancs à un outrage. Peut-être mes pièces seront-elles publiées de mon vivant, mais elles ne seront jamais représentées.

Je disais tout à l'heure qu'on ne se doute pas des trésors que le poète tient en réserve. Je reste au-dessous de la réalité en affirmant qu'il a plus de vingt-cinq volumes à faire paraître.

Et il produit toujours!

~ Tous les ateliers sont en ébullition. Le dernier mois est arrivé. Pinceaux et ciseaux se démènent à qui mieux mieux. Car l'heure approche du Salon de 1877.

Ce qui n'empêche pas les plaisanteries d'aller leur train.

On en a fait une cette semaine à un peintre célèbre par son immense amour-propre, qui a été colportée de toute part.

Quand je dis *plaisanterie*, je me trompe; c'est bel et bien la poste qui a fait les choses, mais dame! l'on en a ri!...

Donc l'autre jour, un artiste de ses amis arrive chez le peintre en question.

— Sais-tu ce qui arrive?

— Non.

— Je t'avais écrit pour t'inviter à dîner.

— Je n'en sais rien.

— Je le sais bien, puisque mon invitation m'est revenue.

— Comment cela?

— La voici. Il paraît que j'avais mis ton numéro de travers. Regarde... M. X... rue... n°...

— En effet.

— Eh bien! croirais-tu qu'on m'a retourné ma lettre, celle qui portait ton nom, avec cette mention que tu peux lire toi-même: *Inconnu!*

Inconnu!... Depuis lors, le peintre en question, qui se croit le plus célèbre des contemporains, ne mange plus, ne boit plus, ne dort plus.

Inconnu!... On craint qu'il n'en fasse une maladie... Et dame! on rit de bon cœur de cette mésaventure chez les rapins.

Cet âge est sans pitié!

~ Triomphes gastronomiques!

On a couronné de lauriers les vainqueurs des concours d'animaux gras. On a apothéosé l'engraissement à la mécanique. Tout pour la graisse!

Anglais, contemplez votre ouvrage.

C'est la perfide Albion qui nous a joué ce détestable tour. C'est à elle que nous devons d'être victimes de cette méthode d'engraissement forcené qui dénature tous les êtres de la création et substitue à la chair succulente ces adiposités écœurantes qui n'ont ni saveur, ni suc.

Voyons! Il ne se trouvera donc pas des gens intelligents pour instituer un concours d'animaux maigres?

Ce que je ne comprends pas non plus, c'est qu'on prodigue les récompenses à ceux qui ont inventé pour les pauvres volailles un instrument de supplice, qui me paraît la plus horrible des cruautés.

Gaver de force et perpétuellement de malheureuses bêtes qui refusent d'avaler et qui sont toujours sur le point de trépasser pour cause de suffocation!

Et l'on empêche un cocher ou un charretier de donner un coup de fouet de trop à ses chevaux.

Est-ce que la question extraordinaire infligée aux victimes de la méthode d'empiffrement à outrance n'est pas cent fois plus féroce?

Est-ce que la Société protectrice des animaux n'aurait pas le droit et le devoir d'intervenir?

~ L'affreux phylloxera continue à faire parler de lui.

Malheureusement, jusqu'ici tous les efforts qu'on a faits pour mettre à mal ce scélérat d'insecte paraissent avoir eu peu de succès.

La dernière réunion générale des agriculteurs de France a été obligée de reconnaître qu'aucune découverte efficace n'avait été faite depuis l'année dernière.

En revanche, le fléau marche toujours. Il vient d'envahir les départements du sud-ouest.

Il faut que tout le monde se mette à la besogne.

C'est probablement ce qui a déterminé un aimable toqué à se présenter l'autre jour au ministère de l'Agriculture pour solliciter un brevet.

Quel brevet!

— Monsieur, fit le solliciteur, je crois avoir découvert le véritable moyen de paralyser les ravages du phylloxera, ou tout au moins de les diminuer de moitié.

— En vérité?

— Oui, monsieur, avec ma méthode, que je veux faire breveter, et que j'appelle les *échalas à racines*.

— Ah!

— Rien de plus simple, monsieur... j'adapte à tous les échalas qu'on installe dans une vigne infestée de fausses racines empruntées à une plante quelconque... Le phylloxera, trompé par l'appa-

rence, lâche le cep de vigne pour venir goûter à mes échalas à racines postiches. Vous comprenez que c'est toujours autant de temps de gagné. Pendant qu'il s'escrime ainsi, il ne fait pas tort à la vigne... N'est-ce pas ingénieux et pratique?

Le bonhomme paraissait convaincu. Est-ce un fou? Est-ce un mystificateur?

~ Un procès à retentissement est engagé.

Nous n'avons nulle envie d'aviver le scandale.

Mais en voyant comment le mariage réussit en général aux cantatrices, je ne puis m'empêcher de trouver que j'ai eu raison de poser quelque part cette question :

— Devrait-on mettre les fauvettes dans le pot-au-feu?

~ Les *naturalistes* (ne pas confondre avec les empailleurs) font beaucoup parler d'eux.

Vous savez que le *naturalisme* est une secte littéraire qui a pour mot d'ordre d'étaler de préférence les laideurs de l'humanité et de ne reculer devant l'exhibition d'aucun abcès social.

Les *naturalistes* (ne pas confondre... etc.) s'imaginent avoir inventé quelque chose après la *Charogne* de Baudelaire! Drôle de besogne! Se faire *sertisseur de verrues!*

On causait devant Augier de cette nouvelle école et on lui demandait son avis :

— Moi, dit-il, je ne serai jamais la dupe de gens qui veulent nous faire prendre les tas d'ordures pour des montagnes.

~ On a fini de vendre la bibliothèque de Jules Janin.

Un vrai délire d'enchères. On se disputait le moindre volume à prix d'or.

Ainsi va l'engouement,

Combien de ces volumes seront ou ont été achetés par des gens qui les enfermeront sur un rayon et ne les liront jamais!

Il y aurait à écrire la physiologie du *Monsieur qui achète dans les ventes célèbres*.

Peu lui importe la quantité; la provenance est tout.

C'est lui qui payait un croquis insignifiant mille francs à la vente Delacroix.

C'est lui qui sert à ses invités des piquettes exécrables, en disant fièrement :

— Cela vient de la vente Hope.

C'est lui qui avait d'affreux services en porcelaine bête qui avaient, paraît-il, appartenu à Louis-Philippe.

C'est lui qui s'est précipité sur les volumes à belle couverture de la vente Janin... pour les mettre sous verre au lieu de s'en servir.

Cela me rappelle un joli mot de Roqueplan.

C'était à l'époque où les financiers du second Empire s'enrichissaient en trois ans et voulaient ensuite trancher du grand seigneur.

Leur premier soin était de se monter un hôtel, orné de tous ses accessoires. Et parmi ces accessoires-là figuraient des *livres honoraires*.

Le banquier Z... était dans ce cas.

Un jour il invita des hommes de lettres à dîner.

Roqueplan était du nombre.

Au dessert, il les emmène pour leur faire admirer sa bibliothèque.

Mais voilà qu'il cherche, fouille, se démène, explorant en vain toutes ses poches, en poussant avec effarement des :

— Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

On lui demande ce qu'il a.

— J'ai... j'ai que j'ai perdu la clef de ma bibliothèque!

— Eh bien! dit Roqueplan, qu'est-ce que cela peut vous faire *puisque elle est fermée?*

L'autre n'a jamais compris.

PIERRE VÉRON.

NOS GRAVURES

LA CATASTROPHE
DES

Mines de Graissessac

Une fois encore, le terrible gaz des houillères, le grisou, a fait, dans une laborieuse population de mineurs, de nombreuses victimes, et la science restant muette en présence de ces irréparables malheurs, ce n'est pas, il faut le craindre, la dernière catastrophe de ce genre que nous aurons à déplorer.

En feuilletant la collection du *Monde illustré*, nous ne remonterions pas bien loin pour retrouver un lugubre précédent à l'épouvantable explosion qui vient de faire périr quarante-cinq des plus intrépides travailleurs du bassin houiller de l'Hérault.

C'est le puits Sainte-Barbe, à Graissessac, qui a été le théâtre de ce nouveau sinistre.

Le mercredi 14 février, à quatre heures cinquante minutes du matin,



Les femmes et les enfants des mineurs à l'entrée de la cour Sainte-Barbe.

nes Rasclé, Blot, Bayard, Simon-fils, descendirent en grande hâte dans les galeries. Un silence de mort effrayant régnait dans les mines. L'exploration amena la découverte de plusieurs éboulements considérables. Il n'y avait pas de doute que le feu grisou venait de faire de nombreuses victimes. Des quarante-cinq malheureux ouvriers foudroyés de la sorte, quinze seulement ont pu être retrouvés tout d'abord et portés au cimetière le lendemain même de la catastrophe. Le préfet de l'Hérault et les principales autorités du département conduisaient le deuil.

Les fouilles continuent cependant, malgré les éboulements qui les entravent, et chaque jour amène encore son contingent de morts.

Une lampe de sûreté, appartenant à un ouvrier et dépourvue de son tamis protecteur,



Entrée de la mine Sainte-Barbe. — Effet extérieur de l'explosion.



Espagnols.

Italiens.

Français.

Types de mineurs.

a été trouvée dans la galerie. Doit-on voir dans ce fait la cause de l'accident? Ou bien le tamis de cette lampe aurait-il été enlevé par le violent courant qui a dû se produire après l'inflammation du gaz? Là est le mystère. Ce qu'il y a malheureusement de trop exact, c'est que cinquante-trois mineurs travaillaient dans la galerie Sainte-Barbe, qui est un véritable labyrinthe et que huit seulement, placés aux recettes, situées près de l'orifice du puits



Les voyageurs, non masqués, reçus à coups de vessie. Les fenêtres ouvertes assaillies par les Gilles à coups d'oranges.

BELGIQUE. — Le Carnaval traditionnel de Binche. — (Dessin de Lix, d'après le croquis de M. Leo von Elliot, notre correspondant.)

ou au voisinage du ventilateur, ont pu en sortir sains et saufs.

Sur les quarante-cinq morts, on compte vingt-deux hommes mariés et vingt-trois célibataires ou enfants. Dans le nombre, il y a des Lorrains, des Alsaciens, des Piémontais, des Espagnols, mais, en majeure partie, ils appartiennent au pays.

Le Carnaval à Binche

DENDANT que les grandes villes, les capitales, déplorent la décroissance graduelle des fêtes du carnaval, une toute petite cité, Binche, puisqu'il faut la nommer par son nom, voit se renouveler, chaque année, le jour du mardi gras, ses festivités carnavalesques entraînantes. Ce jour-là, les petites ouvrières de la laborieuse cité dentellière ont revêtu de beaux et riches costumes, pour lesquels elles ont économisé toute l'année et se sont privées même — il y a partout de mauvaises langues — des vêtements les plus indispensables... Enfin, on le dit, et nous ne serons pas démentis. Ce qui est vrai, c'est que le carnaval attire chaque année à Binche une foule plus que double de sa population. On y vient de Charleroi, de Mons, de Tournai, de tout le Hainaut, du Namurois et de Bruxelles; et quiconque n'a pas vu le carnaval à Binche n'a rien vu. Il nous prit donc fantaisie de nous laisser entraîner par le courant, et nous avouons modestement que la renommée n'a rien exagéré. Aussi nous empressons-nous d'envoyer nos croquis au *Monde illustré*.

D'aucuns prétendent, et notre ami von Elliot, l'archéologue, est de ce nombre, que les *Gilles*, la figure typique de la mascarade de Binche, doivent être une représentation continuée des us et coutumes antérieures de plusieurs siècles. Malheureusement, nous n'avons rien pu découvrir à cet égard. Prenons-les donc tels qu'ils sont, sans généalogie, et racontons leurs faits et gestes actuels.

Le matin, dès dix heures, le tambour bat aux champs, les *Gilles* arrivent en grande hâte à leurs différents posts. En ce moment, ils sont coiffés d'une espèce de bonnet de nuit. Chaque groupe s'amuse pendant un certain temps, à sa façon; puis, tous se réunissent sur la grande route; ils se mettent en mouvement, toujours au son du tambour, et non en marchant, mais en dansant. — Ici mon compagnon me fait remarquer, à l'appui de ce qu'il a avancé précédemment, que cette danse doit être très-ancienne et qu'il l'a trouvée, représentée exactement par la gravure sur bois, dans un incunable ayant pour titre : *Das Noth und Hülf Buchlein*. Pendant la matinée, chaque *Gille* est armé d'un balai, qui sert à être lancé à la tête de n'importe quel individu, soit masculin, soit féminin, qui se présente sans masque ni faux nez, ou bien dans les vitres. Le premier usage du balai est facile, parce que MM. les *Gilles* possèdent, par l'habitude, une dextérité remarquable; le second l'est moins. Tous les magasins sont fermés; les fenêtres, aux étages d'où l'on ne veut pas voir, sont barricadées de planches ou d'un treillage en fil de fer; celles, au contraire, qui veulent soutenir la lutte ont leurs châssis enlevés et sont bouchées par une draperie qui protège l'intérieur contre les ravages des projectiles. Ces précautions sont particulièrement nécessaires dans l'après-midi, alors que les *Gilles* ont remplacé le balai par des oranges, en même temps qu'ils ont échangé leurs bonnets de nuit contre le symbolique chapeau à plumes.

Chaque *Gille* a son domestique, dont les fonctions consistent à rapporter à son maître le balai qu'il a lancé à la tête de quelqu'un ou à travers un carreau de vitre. Dans le premier cas, il fait, en ramassant son arme, une pirouette au nez du patient; dans le second, il laisse l'adresse de son maître. Cependant, les fonctions de valet deviennent plus nobles au grand cours de l'après-midi. En ce moment, il n'ont plus qu'à tenir prêtes des corbeilles remplies d'oranges qui servent de projectiles. Antérieurement, les *confetti* binchoises se composaient d'œufs frais; mais on a jugé bon de remplacer ceux-ci par le fruit d'or. Et la masse d'oranges dépensée à cette occasion est vraiment incroyable. Enfin, quand le cortège a fait deux fois le tour des principales rues, il s'arrête devant l'hôtel de ville, où l'on exécute une dernière fois une danse d'ensemble; après quoi les sociétés sont reçues par le bourgmestre et ses échelons, qui leur offrent le vin d'honneur. Les diverses so-

ciétés de la ville ont été préalablement autorisées à faire le cours comme *Gilles*, avec jouissance de toutes les prérogatives attachées au costume, mais avec la réserve cependant de la responsabilité par chaque membre en particulier, et par la société en général, des bris et dégâts. Plusieurs localités voisines ou éloignées ont, à différentes reprises, témoigné le désir de recevoir les *Gilles* chez elles; mais il y a une difficulté: c'est que les *Gilles* cassent tout. Aussi la ville de Binche a-t-elle pendant le carnaval l'aspect d'une place assiégée, où les maisons sont hermétiquement fermées et barricadées.

Les comparses obligés des *Gilles* sont des dominos de toute couleur, d'élégants pierrots et pierrettes. Ceux-ci sont pour ainsi dire chargés de la police de la ville. Aussi se tiennent-ils massés à la gare à l'arrivée de chaque train; et malheur au pauvre voyageur qui n'est ni masqué, ni déguisé, car il doit passer sous leurs fourches caudines. Et après que les vessies soufflées l'ont assourdi et aveuglé, et au moment où il croit pouvoir enfin respirer, il est inondé sous une pluie de son. Les pierrots n'épargnent personne, ni dames, ni enfants, ni gendarmes!

Et c'est ainsi que par toute la ville on ne rencontre pas un homme qui ne soit masqué le mardi gras.

LÉON BAUDOUX.

Kisseneff

NOUS extrayons de la volumineuse correspondance de M. Meylan les quelques lignes suivantes ayant trait à la ville de Kisseneff, le grand point de concentration de l'armée russe du Sud:

C'est, dit notre correspondant, une grande ville aux larges rues, aux maisons basses, et qui pourrait être charmante si elle était plus propre: des immondices, des lacs de boue et de fange forment le centre de la chaussée, et souvent cette boue envahit les deux côtés de la rue. Kisseneff est bâtie sur un grand plateau; quelques-unes de ses rues, quelques-uns de ses édifices sont vraiment beaux. J'ai dessiné à votre intention une de ces rues, avec la « Tour du feu, » au sommet de laquelle un garde se promène jour et nuit, pour signaler les incendies si fréquents dans ces contrées. Kisseneff regorge de militaires et d'employés; mais la plupart des troupes sont cantonnées aujourd'hui dans la Bessarabie. Il y a en formation dans cette ville quantité de corps qui sont inspectés, puis dirigés ensuite sur la frontière, le long du Pruth.

La Fabrique lyonnaise — Un Atelier de Tisseurs

LUNE des plus intéressantes industries françaises, la fabrication des soieries, subit une crise. La population ouvrière de Lyon est donc particulièrement éprouvée. De nombreux métiers ont cessé de battre, et, quand le chômage met sa sourdine à la chanson du battant, les vieux Lyonnais « branlent la tête » comme les médecins qui sentent s'affaiblir le pouls du malade. La mode est aux lainages; on ne porte presque plus de soieries façonnées; les soieries unies, taffetas, satins, gros de Tours, ne sont pour ainsi dire employés qu'à l'état d'agrèments dans le vêtement des femmes. Sans doute, la mode referra ce qu'elle a défait, et la fabrique lyonnaise entrera dans une nouvelle ère de prospérité. Mais, en attendant, il faut que l'ouvrier vive.

Il est généralement honnête, sobre, patient, économe, cet ouvrier lyonnais qui tisse l'étoffe de soie à la Croix-Rousse, aux Brotteaux, aux Chartreux, à Saint-Just, à Saint-Irénée. Il traverse la crise actuelle avec calme, avec dignité. Mais, dans la grande industrie lyonnaise comme dans toutes les industries de luxe, les chômages sont trop fréquents pour que l'ouvrier puisse amasser des ressources considérables. Il faut donc que l'élan généreux qui s'est produit en faveur des tisseurs sans travail s'accroisse encore; il faut que le sentiment de solidarité, de fraternité, qui s'affirme en ce moment, fasse preuve de persévérance; car la situation ne peut s'améliorer en quelques jours, en quelques semaines.

Cette situation, qui est digne de tout intérêt, un de nos collaborateurs, l'habile dessinateur Férat, a pu l'étudier, la semaine dernière, dans les ateliers de la Croix-Rousse.

M. Férat a été partout accueilli avec sympathie. Il nous prie de transmettre ses remerciements aux habitants de Lyon qui se sont empressés de lui faciliter l'accomplissement de sa tâche, et notamment à M. Georges, l'honorable économiste de l'hôpital de la Croix-Rousse; à M. Alexandre Barqui, dont le talent est si justement estimé parmi les dessinateurs de fabrique; à M. Textor, l'excellent sculpteur, et à M. de Cocquerel, le peintre dont les natures-mortes ont été si appréciées par les visiteurs du Salon.

Parmi les dessins que notre collaborateur a rapportés de Lyon, nous devons signaler spécialement celui que publie aujourd'hui le *Monde illustré*. C'est le tableau très-exact, très-pittoresque d'un intérieur d'atelier, celui du tisseur Vautaret.

La physionomie de l'atelier lyonnais a été décrite, il y a quelques années, par un homme du métier qui, sous le pseudonyme de Jérôme Champavert, publia un opuscule devenu rarissime:

« Les ateliers n'ont guère changé, disait le vieux « maître. De mon temps, comme aujourd'hui, l'atelier « était plus long que large. Il lui fallait beaucoup de « fenêtres, beaucoup de jour; c'est pour ça qu'on laisse « les murs blancs. Les métiers du beau jour étaient « aux meilleurs ouvriers et aux ouvrages les plus con- « séquents; c'est juste.

« Les *ponteaux*, en sapin bien sec, soutenaient les « cadres, comme de grands bras levés au plafond; les « crochets brillaient dans la mécanique; les cartons, « bien entretenus, s'appliquaient sur le cylindre et se « repliaient sur le plateau; les cordes du corps suppor- « taient les mailles cirées; le *panaire*, bien blanc, « pendait à la potence de droite, et la longueur de la « chaîne était toujours *remondée* à deux pieds avant « les *maillons* de verre.

« On n'entendait tout le jour que le *bistenclaquepan*; « la marche qui battait le plancher; la navette qui « sifflait dans la *medée*, sur la *glorielle* polie comme un « miroir; la mécanique qui criait en se levant et fai- « sait, en tombant, son tapage de ferraille; le battant « qui revenait sur la *fascure* et les *questains* qui se re- « fermaient avec un bruit sec, quand on y prenait les « canettes.

« Le père lançait la navette ou tirait le bouton en « chantant la *Parnette se lève*, ou *Fanchon sur la ban- « quette*, ou bien *Allons aux Brotteaux, ma mie Janne*, « pendant que la mère allait à la cage chercher les ro- « quets, que les petits faisaient les canettes et que la « grand'mère tournait les *quindres* à dévider.

« Quand ça marchait, quand le *négoçant* ne faisait « pas attendre la pièce, on était à l'ouvrage avant « l'aube, à la lueur du *chelu*; après le dîner de midi, « le maître et les compagnons faisaient leur *quart* « d'heure sur le tablier de cuir qui couvrait la *fascure* « et ronflait comme les orgues de Saint-Polycarpe. Puis « la musique de la marche, de la mécanique, du bat- « tant, recommençait endiablée. Les femmes et les en- « fants *remondaient la longueur*, pour que le compagnon « n'eût pas à *descendre*; et le soir encore on rallumait « les *chelus* dont la clarté descendait sur la *medée* et « faisait briller comme du verre filé la soie blanche, « rouge, jaune ou bleue, entrecroisée dans les dents « métalliques du *peigne*. »

Le bon temps reviendra, le temps où l'équilibre étant rétabli et la mode *convertie*, les femmes porteront au moins autant de soie que de laine. Alors on ne fera qu'un demi-quart d'heure sur la *fascure*, après le dîner, et, suivant l'expression pittoresque de Champavert, « les compagnons se réveilleront brusquement comme « des gens qui auraient une horloge sonnante dans la « boule. » — S. D.

Une Ferme en Bannalec

MONSIEUR Bernier est connu maintenant comme la Bretagne, ou plutôt la Bretagne est connue comme M. Bernier, qui en est presque l'inventeur. Il est certain que peu de peintres ont su nous montrer dans son intimité, dans sa poésie, la belle et triste Bretagne. Ce chemin creux, ombragé de vieux ormeaux nouveaux, ce coin de champ où paît le maigre bétail, cet horizon de genêts ou de bruyères, où vole la cornette blanche de la gardeuse, cette ferme boueuse et ombreuse où se dirigent les

lourdes charrettes, sont autant d'apparitions frappantes de ce pays encore ignoré; c'est bien sa végétation, c'est bien sa brume ou son soleil, c'est bien son ciel, sa verdure, brouillard, rayons et ciel ne font bien qu'un ensemble charmant et saisissant comme la vérité. Et M. Bernier n'est pas Breton! Ce serait à regretter s'il n'était Alsacien.

En même temps que paraissait dans le *Monde illustré* notre curieuse scène du *Théâtre de Cholon*, en Cochinchine, nous avions la douleur d'apprendre la mort de son auteur, M. le commandant Pompon, aide de camp de l'amiral de Pritzbuër, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, où il voulait bien nous servir de correspondant. Nous associons nos regrets à ceux de sa famille qu'il aimait tendrement et à ceux de la marine française qu'il honorait par son caractère et son talent.

Notre regretté collaborateur, dessinateur habile et consciencieux, avait rapporté de ses expéditions successives de nombreux documents archéologiques et de curieuses études de mœurs. Ses études sur le Cambodge, en particulier, sont extrêmement remarquables. Il nous reste quelques pages détachées de cette précieuse récolte d'impressions crayonnées aux quatre coins du monde. Nous les publierons incessamment en souvenir de notre zélé collaborateur et ami.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

NOUVELLE

(Suite)

III

C'EST toujours la fête de tout le monde, dans une petite ville de province, lorsqu'une jeune et belle fille s'y marie; mais bien plus grande encore est la fête lorsque la mariée est une riche et brillante héritière et que chacun aspire à admirer dans le luxe qui l'entoure le bien-être qu'il envie et qu'il ne peut se donner lui-même.

Le mariage de France Hellevinger devait donc, plus que tout autre, être la cause d'une de ces fêtes qui semblent fondre en une seule famille la population entière d'une petite ville, et, quoique l'année de deuil de la jeune fille ne fût pas encore écoulée, elle n'avait pu se refuser à grouper autour d'elle les parents et les amis, qui regardaient comme un honneur de lui servir de cortège dans ce jour que l'on appelle le plus beau de la vie.

France, revêtue de ce costume blanc qui donne un charme si rêveur et si doux à la femme la moins favorisée par la nature et par la fortune, réalisait le type le plus complet que jamais fiancé ait pu rêver dans la compagnie à laquelle il va demander le bonheur de sa vie.

Elle était belle de la beauté de l'âme et de celle du visage.

Grande, svelte, rose et chaste, sous son long voile d'épousée elle excitait encore plus l'admiration que l'envie.

On sentait instinctivement qu'il n'y avait pas dans ce cœur l'égoïsme brutal qui fait garder pour soi les trésors de bonheur dont on dispose.

M. Haller seul ne semblait pas s'apercevoir que ces deux yeux bleus, fixés mélancoliquement sur lui, demandaient s'il remplirait les promesses de bonheur et de protection qu'il allait faire à la jeune fille.

Il marchait auprès de celle qui allait être sienne comme s'il eût été étranger à ce qui l'entourait, et, si quelque autre que France eût eu intérêt à l'examiner, on aurait pensé qu'un remords ou une préoccupation suprême avait envahi l'esprit tout entier de cet homme.

Lorsque France, debout et droite auprès de cet étrange fiancé, prononça ce *oui* solennel si doux aux cœurs qui s'aiment, elle ressentit une douleur que rien ne paraissait justifier ou expliquer peut-être, mais qui lui montra un voile sombre étendu sur l'horizon.

Il lui semblait qu'elle ne se mariait pas par la force de sa volonté, mais par la volonté d'une destinée fatale qui la poussait vers un triste avenir.

Pauvre France! elle venait de rentrer dans la maison paternelle, où elle avait passé tant d'années calmes et heureuses! Elle pensa que, dans quelques jours, il lui faudrait quitter tous ces chers souvenirs de son enfance et de sa jeunesse pour suivre à Paris le mari auquel elle désirait, elle espérait pouvoir donner plus tard tout son cœur.

Elle s'approcha d'Edgard avec crainte.

— Aujourd'hui, lui dit-elle comme si elle lui adressait une prière, je voudrais parcourir, seule encore, les lieux qui me rappellent à chaque pas le souvenir de mon père. Partout où j'ai été heureuse avec lui, je voudrais aller me montrer dans ce costume de mariée qui lui dira que, selon son désir et son espérance, je vais être heureuse avec un autre. Dites, le voulez-vous, mon ami?

— Est-ce que je puis avoir la pensée de mettre obstacle à aucun de vos désirs, France? répondit M. Haller avec une courtoisie qui annonçait bien moins le désir d'être agréable à la jeune femme que celui de recouvrer pour lui-même, pendant quelques heures, son entière liberté.

France en fit-elle intérieurement la remarque?

Quoi qu'il en fut, elle s'inclina gracieusement devant son mari, pour le remercier de sa condescendance, puis, comme un oiseau qui ouvre joyeusement ses ailes, elle s'élança seule dans cet immense jardin où, chaque jour, autrefois, elle allait s'asseoir avec M. Hellevinger, sous les charmilles épaisses qui tapissaient ce petit coin de terre, comme pour en faire un vrai paradis.

Dans ce pèlerinage filial, religieusement accompli par la jeune mariée, les heures s'écoulèrent promptes et remplies; tout était pour elle motif à étape et à souvenir.

Elle avait réservé, pour la dernière de ses stations, un petit massif de bois de haute futaie, situé tout à fait à l'extrémité d'une longue allée, qui conduisait à la maison principale, dont on apercevait, au loin, la blanche façade et l'aspect hospitalier.

C'était là que, chaque matin, lorsque la journée était belle, M^{me} Hellevinger et France venaient passer leurs plus douces heures. Là que le père donnait à sa fille ces leçons qui devaient élever son esprit et son cœur, là que la jeune fille écoutait et gravait dans sa pensée ces conseils paternels qui devaient avoir tant d'influence sur son avenir.

Un banc de bois circulaire; une petite table sur laquelle on posait les livres et les fleurs, le gazouillement des oiseaux dans le feuillage, et le clapotement tranquille de l'eau de la petite rivière qui courait joyeusement sur les cailloux, derrière les grands arbres, formaient toute la mise en scène qui faisait une sorte d'oasis de ce petit coin de terre privilégié.

France y arriva à ce moment calme de la journée où le soleil, en se couchant, étend les ombres des grands arbres sur la terre, qui semble les appeler et les attirer comme si elle voulait les inviter au repos.

Il y a alors, dans toute la nature, un mystérieux recueillement devant lequel notre pensée s'incline en présence de la grandeur d'un infini qu'elle ne comprend pas.

France subissait inconsciemment cette impression au moment où, par une allée latérale, elle arrivait auprès de ce lieu consacré pour elle par tant et de si chers souvenirs!

Elle n'avait plus qu'à franchir un léger rideau de verdure, par lequel elle se trouvait encore cachée, lorsqu'il lui sembla entendre une conversation où le mélange de deux voix, tantôt graves ou suppliants, tantôt élevées ou irritées, annonçaient que les interlocuteurs ne s'étaient pas rendus dans ce lieu avec le sentiment de calme et d'affection qui y avait conduit la jeune femme.

Poussée par une sorte de curiosité craintive, France s'arrêta, émue, ne sachant encore si elle devait s'éloigner ou se montrer, lorsqu'il lui sembla reconnaître la voix de M. Haller dans celle qui lui paraissait être la plus irritée.

La jeune femme ne pensa plus à fuir... Elle écouta... Et, à mesure que la lumière se faisait dans son esprit, sans presque s'en rendre compte, elle écartait peu à peu les branches qui la séparaient

du cabinet de verdure, pour mieux voir et comprendre la scène émouvante et terrible dont le hasard l'avait rendue spectatrice.

C'était bien M. Haller qui causait avec une femme.

Celle-ci, le dos presque tourné du côté de France, ne se laissait deviner que par une tournure jeune et élégante, rendue plus expressive encore par la position suppliante qu'elle avait prise vis-à-vis de son interlocuteur.

M^{me} Haller sentit, en ce moment, que quelque chose de grave et de décisif allait se passer dans sa vie, et sa main se plaça frémissante sur sa poitrine, comme si elle voulait en contenir les battements.

Que pouvait faire là cette étrangère, seule avec son mari, quelques heures seulement après la consécration de son mariage?

Il y avait là un mystère qu'elle devait à tout prix éclaircir.

En se penchant un peu plus du côté où elle avait agrandi la clairière, France éprouva un redoublement de curiosité et d'étonnement, en apercevant, à quelques pas seulement du groupe formé par son mari et par l'étrangère, un tout petit enfant qui se roulait sur le sable avec toute l'insouciance que l'on peut avoir à son âge.

La voix de la femme était, en ce moment, plus incisive et plus irritée.

— Oui, tu n'es plus pour moi qu'un misérable, que je hais autant que je méprise, disait-elle à M. Haller. J'avais confiance en toi, et tu m'as trahie. Tu m'as quittée en me jurant que tu donnerais ton nom à ton fils, et ce nom tu l'as donné à une autre femme. Tu as menti à ta foi, à tes serments, à la promesse sacrée que tu avais faite à mon père d'être mon protecteur et mon époux, lorsqu'il m'a confié à toi comme on confie une sœur à son frère. Tu n'as été qu'un parjure! Elle était riche cette femme que tu m'as préférée; la pauvre Germaine et son fils n'ont plus maintenant qu'à mourir!

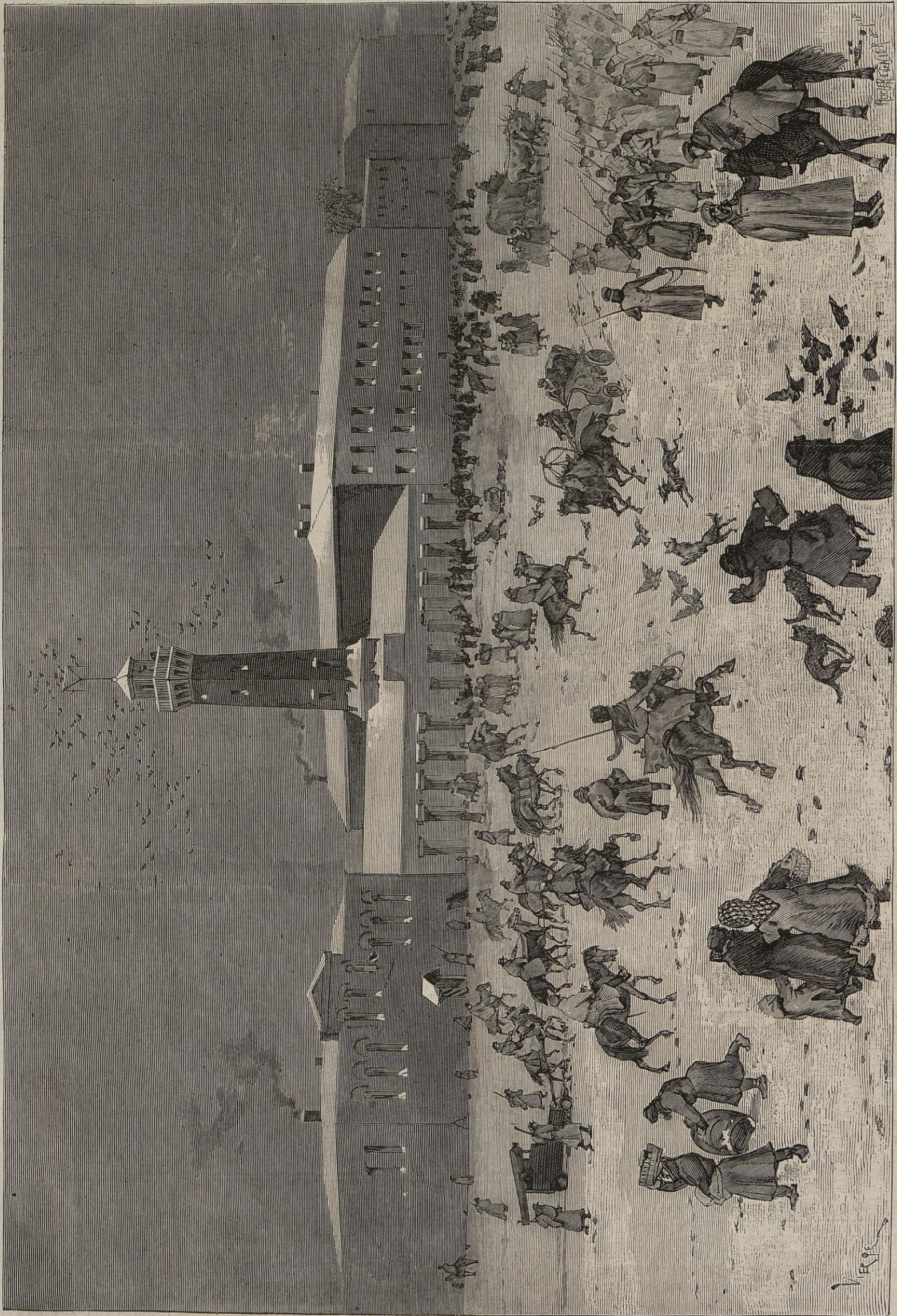
M. Haller, embarrassé, resta un instant la tête entre ses mains, sans répondre.

— Pourquoi êtes-vous venue me chercher ici, Germaine? demanda-t-il avec une coléreuse impatience. Est-ce que j'ai jamais eu l'intention de vous abandonner, vous et votre fils? Vous le savez, je n'ai pas de fortune et vous êtes pauvre; je ne pouvais vous épouser pour végéter toute ma vie dans une position infime; il me fallait de l'or pour réaliser mes rêves, de la fortune pour arriver aux positions que j'envie! Si vous m'aimez, comme vous le dites, Germaine, vous devez, au contraire, être fière et heureuse de n'être plus un obstacle à une ambition dont les résultats rejailiront sur vous et sur votre fils.

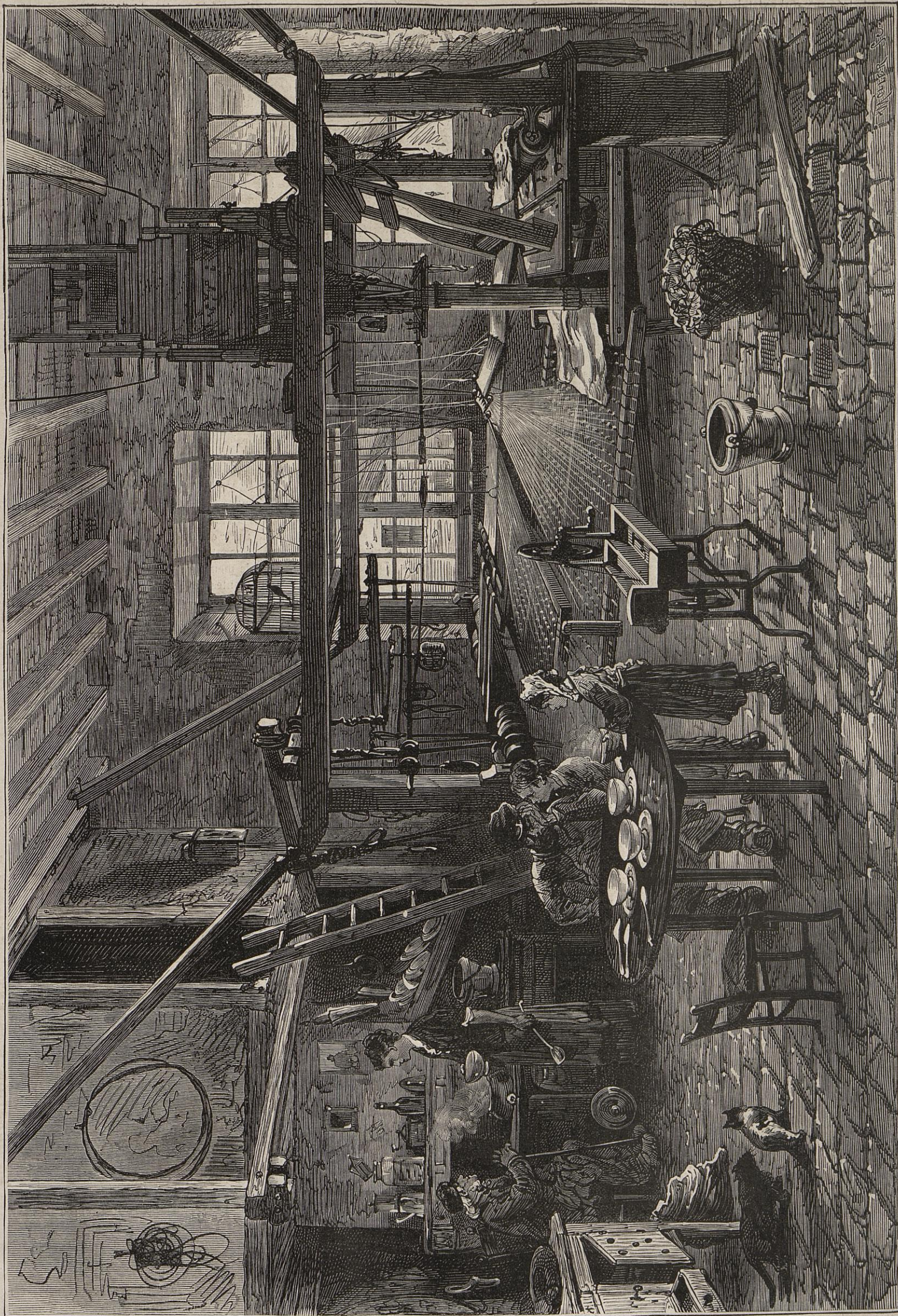
— Mais tu la trompes donc aussi, cette femme à laquelle tu m'as sacrifiée et qui porte aujourd'hui ton nom? s'écria Germaine avec une indignation qui fit rayonner son visage. — Tu lui laisses donc croire, à elle aussi, que tu l'aimes, quand ce n'est que son argent que tu lui voles par le plus odieux des mensonges! Oh! c'est infâme! infâme! Et j'aime mieux encore, vois-tu, être la pauvre Germaine, à qui il ne reste d'autre refuge que la tombe, que d'être l'homme misérable qui se joue ainsi de deux cœurs qu'il ne craint pas de briser! — Quand on ne pense qu'à son bonheur personnel, comme tu le fais, on ne le trouve jamais, ce bonheur; l'aiguillon du remords est trop aigu pour laisser du repos à celui qui ne le mérite pas.

— Savez-vous, à la fin, que vous devenez insupportable, Germaine! s'écria M. Haller, que les supplications et les reproches de la pauvre femme touchaient plus qu'il ne le pensait. Quoi! il vous plaît, sur une promesse faite en l'air, et comme on en prodigue tant aux femmes tous les jours, lorsqu'elles ont la faiblesse de nous écouter, il vous plaît de m'espionner, de me suivre, et vous vous croyez le droit de venir déranger ma vie et d'apporter des entraves à ma fortune! — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Germaine: cette journée est celle où j'ai épousé une autre femme, cette maison est celle de cette femme qui, désormais, portera mon nom; c'est vous dire que ni vous, ni votre fils, vous n'avez le droit d'y entrer, et vous allez repartir à l'instant pour Paris, si vous voulez conserver quelque espérance de rester encore dans mon souvenir.

— Quoi! même votre fils! s'écria la pauvre femme en tombant éperdue sur le banc auprès du-



LA QUESTION D'ORIENT. — La tour du Feu et la place de Kissenef, lieu de concentration des troupes russes. — (Dessin de M. Vergé, d'après le croquis de M. Meylaa.)



LA CRISE LYONNAISE. — Intérieur d'un tisseur en soie. — (D'après nature, par M. Féral.)

quel elle se trouvait placée. — Je n'ai plus rien à espérer pour moi, je le sais; ce lien qui vous unit à une autre a brisé ceux qui existaient entre nous. — Je ne vous demande rien pour moi, Edgard, je vais partir, et rien ne vous parlera jamais de cette Germaine qui croyait avoir le droit de vous consacrer sa vie; mais pitié au moins pour mon fils, pitié pour votre fils, que vous ne pouvez chasser comme vous avez chassé sa mère! — Elle doit être bonne, cette jeune fille que vous avez épousée; dites-lui que la mère de cet enfant est morte, que vous la priez d'aimer cette pauvre petite créature pour l'amour de vous. — Elle pardonnera tout, car elle vous aime, elle aussi; et, je vous le jure, Edgard, vous aurez dit la vérité en lui jurant qu'elle sera la seule mère de votre fils!

— Cette scène devient aussi fatigante qu'elle est ridicule, s'écria M. Haller en frappant du pied avec impatience, et puisque je ne puis vous convaincre de la nécessité d'un prompt départ, c'est moi qui vais vous laisser la place. — J'espère, madame, que vous comprendrez bientôt que la vôtre n'est pas ici. Votre présence dans cette maison est une offense pour la femme qui porte aujourd'hui mon nom.

Germaine ne fit aucune réponse à cette dernière injektive.

En la voyant ainsi affaissée sur le banc près duquel jouait l'enfant, qui s'était accroché en pleurant à la robe de sa mère, M. Haller s'esquiva vivement, sans s'apercevoir que France, à quelques pas de lui seulement, avait été le témoin de cette navrante scène.

NELLY LIEUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXI. — PRIER!

Tu me dis : « Je voudrais mourir. » Es-tu donc lâche? L'homme n'a pas le droit d'abandonner la tâche Qu'au jour de sa naissance il a pu recevoir. Ami, pour le chrétien, la vie est un devoir. Tu dois vivre, jusqu'à ce que cette heure vienne Où Dieu qui nous a faits tous meurtris, se souviendra Qu'après avoir longtemps dû pleurer et souffrir, Tu méritas enfin le bonheur de mourir. Tu parles de suicide? Enfant, c'est plus qu'un crime! Notre religion catholique est sublime : Elle punit celui qui faiblement s'en va ; Car, selon cette loi que voulut Jéhova, Le chrétien qui lui-même a préparé sa perte Est lâche, comme est lâche un soldat qui déserte! Tu souffres? — Prie. Il n'est rien de mieux ici-bas. Porte ton âme à Dieu, lève vers lui tes bras, Implore sa pitié profonde et paternelle! Quand tu vois un oiseau qui monte d'un coup d'aile Là-haut, c'est qu'il s'en va tout doucement vers Dieu. Quand le printemps est chaud, lorsque le ciel est bleu, Lorsque de la campagne il sort un long murmure, Dis-toi qu'ainsi que l'homme, à son tour la nature Vient pour saluer Dieu, son divin créateur! Le ciel te paraît loin quand tu vois sa hauteur : Prie, et tute sentiras à côté de ton âme. Toi qui souffres d'amour, qui souffres d'une femme, Dont la verte jeunesse est lasse de pleurer, Prie, et tu deviendras tout surpris d'espérer! A l'amant désolé qu'a trahi sa maîtresse; Au petit orphelin ayant soif de tendresse; A l'ami, dont l'ami descendit au tombeau; Au père, dont le fils mourut, vaillant et beau; Même à ce que je sais de plus dur, — à la mère Dont la mort prit l'enfant; Dieu donna la prière, C'est le baume sacré qui peut toujours guérir! L'homme ne devient grand qu'à force de souffrir, Et s'en aller, au lieu de lutter sans relâche, Comme je te l'ai dit, ami, c'est être lâche!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

La cause célèbre de la semaine. — L'affaire Godefroid. — Même point de départ. — La fortune à courte échéance. — Les épargnes du travail. — La rencontre. — Meurtre ou suicide? — Les preuves matérielles. — Les expériences. — Quatre audiences. — Condamnation. — Un mendiant modeste. — Luxe d'infirmités. — Une cure admirable. — Rechute et ses conséquences. — L'histoire d'un pèlerin.

Je suis bien fâché d'avoir à le constater, mais ce fameux procès Godefroid, cette cause célèbre de l'avenir, a complètement avorté, en ce sens que si l'affluence des curieux a été considérable, les débats en eux-mêmes n'ont rien offert de bien saillant, et se sont déroulés dans une série de faits assez vulgaires, dont les tribunaux correctionnels nous ont donné déjà des centaines d'éditions, moins le dénouement qui a entraîné la compétence de la Cour d'assises. Personne ne s'étonnera que nous, qui avons à faire un simple résumé plutôt qu'un compte rendu, nous mettions bien volontiers de côté des incidents qui ne figurent pas dans l'acte d'accusation et qui laissent intacte la question présentée au jury de la Seine, la seule dont il ait eu à s'occuper. On comprendra d'autant mieux nos réserves que ces révélations font le désespoir de deux familles.

L'accusé Godefroid, âgé de quarante-huit ans, a commencé par être garçon épiciier, puis commis voyageur, puis employé dans la maison de parfumerie Violet, et enfin directeur de cette maison avec un beau traitement et un pouvoir absolu d'administrer à sa fantaisie. Comme tant d'autres, il ne s'est pas contenté de l'aisance, il a voulu la fortune et la fortune à courte échéance; il crée des affaires, il imagine des entreprises qui font beaucoup de bruit et viennent peu à peu s'éteindre dans un déficit. Godefroid dirige la maison Violet, et c'est la caisse de cette maison qui alimente toutes ces créations au moins téméraires. Il arrive toujours un moment où ces pompeuses illusions ou ces espérances imaginaires doivent s'anéantir dans la froide et implacable réalité des chiffres; une liquidation était imminente, nécessaire, mais un capitaliste confiant, hardi, pouvait encore prolonger l'existence des entreprises. — On croit tout gagner en gagnant du temps.

M. Courtefois fut choisi, pour son malheur, pour remplir ce rôle; il versa 50,000 francs et fut nommé administrateur. M. Courtefois, lui aussi, avait commencé par être épiciier, puis il s'était établi et il avait amassé lentement, péniblement, courageusement, une fortune de 200,000 francs. C'était le négociant de la vieille roche, patient, économe, un peu plus qu'économe, a-t-on dit, tenace, opiniâtre, ayant enfin les qualités de ses défauts. Quand il commença à se rendre compte de l'affaire dans laquelle il était entré un peu en aveugle, il ne put se résigner à voir disparaître une partie de ce capital modeste, l'avenir de sa famille. Un homme de ce caractère devait manquer un peu de sang-froid, après avoir peut-être manqué de prudence et, avec la conscience de son bon droit, il n'eut plus qu'une pensée fixe : obtenir le remboursement des sommes qu'il avait versées. Sa colère contre ceux qui l'avaient trompé, son indignation d'honnête homme le conduisirent à une série de mesures qu'il croyait les plus efficaces et les plus promptes pour arriver à son but; il poursuivait de récriminations l'accusé Godefroid, celui-ci se renfermant avec un merveilleux sang-froid dans les conditions des actes intervenus entre eux, M. Courtefois devenant plus violent et plus menaçant. Mais, et c'est ici que nous entrons dans les faits de la cause, Godefroid, inquiet du scandale que pouvait causer un procès en escroquerie ou une plainte au parquet du procureur de la République, aurait à son tour proféré des menaces de mort contre M. Courtefois; cela résulte au moins d'une lettre que celui-ci adressait à sa femme avec son testament. Il voulait avoir un entretien avec Godefroid, il avait de sombres pressentiments et il recommandait à sa famille de ne rien épargner pour le venger, s'il lui arrivait malheur.

Cette entrevue a lieu entre ces deux hommes le 8 septembre 1876; M. Courtefois se rend chez Godefroid, il parvient à pénétrer auprès de lui et, au bout d'une demi-heure, une double détonation d'arme à feu se fait

entendre. — Cet homme s'est suicidé dans mon salon, dit Godefroid aux gens qui sont accourus et, en effet, M. Courtefois est étendu dans une mare de sang, sur le parquet; un pistolet dont les deux coups ont été tirés est sur la table. — Est-ce un suicide, est-ce un crime? Voilà la cause.

Il est juste d'ajouter que si Godefroid avait fait des menaces, M. Courtefois paraissait en proie à une grande exaltation et que certains propos qu'il aurait tenus pouvaient faire croire à son intention de se suicider; mais outre qu'à cet égard les déclarations des témoins aient été singulièrement affaiblies au débat, les circonstances matérielles semblent donner un démenti à cette supposition : M. Courtefois avait toujours montré la plus grande répulsion pour les armes à feu et notamment pour les pistolets et les revolvers. Il n'avait jamais eu de pistolet en sa possession; personne n'a pu reconnaître comme lui appartenant le pistolet à deux coups trouvé sur une table du salon. Godefroid, au contraire, avait des armes chez lui et une perquisition amenait la découverte de dix-sept cartouches du calibre de l'arme qui a donné la mort à la victime, cartouches identiques aux deux qui ont été tirées et d'une fabrication particulière. Godefroid, très-ému lors de cette découverte, a soutenu qu'il ne connaissait pas ces cartouches. Enfin le mouvement de bras de l'homme qui se brûle la cervelle ne permet pas un écartement de plus de treize centimètres entre la bouche du canon et la blessure; or il résulte d'expériences multipliées qu'à cette distance la projection de la poudre aurait noirci la peau du visage qui ne portait aucune trace de brûlure; les coups ont donc dû être tirés à une certaine distance.

Les débats ont commencé le mercredi 21 février et se sont terminés le samedi à une heure du matin. Pendant ces longues audiences et jusqu'au dernier moment, l'accusé a conservé un calme imperturbable qui ne s'est pas démenti lorsque, par suite d'un verdict de culpabilité de meurtre simple avec admission de circonstances atténuantes, il s'est entendu condamner à dix ans de travaux forcés avec surveillance à l'expiration de sa peine.

Devant le tribunal correctionnel de Segré (Maine-et-Loire), comparait un ex-infirmes, un ex-paralytique, un ex-borgne, un ex-sourd-muet, nommé Rivière, prévenu de mendicité avec simulation d'infirmités. Un honorable témoin qui souvent, et dans le cours de longues années, a vu Rivière et lui a fait l'aumône, disait de lui dans sa déposition : « Il aurait trompé tous les conseils de révision de France. »

Cela n'est pas difficile à croire, car il y a quinze ans que Rivière mendie dans deux départements et que tous les propriétaires et fermiers qui le connaissent bien s'empressent de lui venir en aide. Comment n'aurait-on pas eu pitié de lui, sourd-muet, borgne, ayant tout un côté du corps paralysé? Il restait bien, quelquefois, assez longtemps sans reparaitre, mais il savait faire entendre par une pantomime des plus vives et des plus intelligentes qu'il avait été forcé de faire une station dans un hôpital, par là, bien loin! Et comme on ne pouvait exiger d'un sourd-muet une grande précision de détails, on le croyait, on l'hébergeait, on le nourrissait et on lui donnait de l'argent.

Cependant, à une certaine époque, dans la commune de Marans, sa commune de prédilection, on eut remarquer une certaine amélioration dans son état. Quoi d'étonnant? Il avait été en pèlerinage à Pontmain, il s'en était bien trouvé et il espérait une guérison parfaite s'il lui était possible de se joindre aux pèlerins qui allaient partir pour Lourdes. C'était un gros voyage; mais la charité leva tous les obstacles; une quête est organisée et lui procure une bonne petite somme. Rivière est admis à faire le pèlerinage, un bon aubergiste se charge de lui — l'expression n'est pas trop forte, car il le porte sur son dos quand il le voit trop fatigué. — Arrivé à Lourdes, on le conduit à la piscine et voilà que les membres du paralytique s'agitent dans l'eau! — Grand Dieu! Tu es donc guéri?

Rivière ne répond pas tout de suite à cette question, il prend le temps de se mouiller la tête et alors il s'écrie, — lui le sourd-muet : — « Je suis parfaitement guéri! »

Il revient et, pendant la route, les aumônes pleuvent dans son escarcelle. Tout le monde veut le voir; mais cet homme modeste disparaît juste au moment où deux médecins venaient d'être appelés pour constater le miracle.

Quelque temps après on apprenait qu'il était rede-

venu plus que jamais sourd-muet, borgne et paralytique dans le département de la Mayenne.

Rivière n'a pas été condamné moins de douze fois pour escroquerie, pour vol, pour mendicité, et c'est quand il sortait de prison qu'il prétendait sortir d'un hôpital.

Le tribunal de Segré l'a condamné à trois ans de prison et à dix ans de surveillance; par quel miracle va-t-il se tirer de là?

PETIT-JEAN.

THÉÂTRES

ODÉON : reprise de *l'Abbé de l'Épée*. — PORTE-SAINT-MARTIN : matinée espagnole; Cervantes, Lope de Vega, Moratin, Victor Hugo. — GYMNASSE : *Quand on attend!* comédie en un acte, en vers, par M. Gabriel Marc. — TROISIÈME THÉÂTRE-FRANÇAIS : *les Patriotes*, drame en cinq actes et un prologue, par M. Léon Cousin; *l'Éternelle comédie*, comédie en un acte, par M. Achille Eyraud.

L'ODÉON a repris, dans sa matinée de dimanche dernier, le drame classique de *l'Abbé de l'Épée*. J'ai plusieurs fois parlé de cette place de cet excellent et émouvant ouvrage; je n'y saurais revenir sans me répéter. Cette fois encore, l'effet en a été très grand. M. Talien a été plein d'onction dans le principal rôle, et M. Monval a prêté sa distinction naturelle à l'avocat Franval. C'est M^{me} Hélène Petit qui représentait le jeune sourd-muet créé par une autre Petit, M^{me} Petit-Talma, la femme de l'illustré tragédien. M^{me} Hélène Petit s'est complètement identifiée avec son rôle, pour lequel elle avait été chercher des leçons à l'École même des Sourds-Muets. Je ne sais pas, cependant, si elle serait de force à montrer autant de sang-froid que sa devancière en montra dans la circonstance que voici :

Un soir, une machine qui servait à faire mouvoir les décorations tombe tout à coup du cintre à grand bruit derrière la toile de fond. La salle entière se lève avec effroi. Baptiste, M^{lle} Thénard et M^{lle} Bourgoïn, qui étaient en scène, se précipitent dans la coulisse. Ils reviennent presque aussitôt rassurer les spectateurs en déclarant qu'aucun accident n'a eu lieu. — Alors seulement, on s'aperçoit que pendant ce temps-là, M^{me} Petit-Talma n'a pas bougé de sa place et qu'elle est restée comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, examinant avec attention une mappemonde posée sur une table. Je laisse à penser si les applaudissements éclatèrent. C'est le plus beau trait de présence d'esprit qu'on puisse citer au théâtre.

L'Abbé de l'Épée sera certainement redonné pendant quelques dimanches encore à l'Odéon.

Entendez-vous ce bruit de castagnettes? C'est M^{me} Marie Dumas qui convoque le public de la Porte Saint-Martin à une matinée espagnole, comme elle l'a déjà convoqué à une matinée russe et à une matinée anglaise. De très-adroites adaptations de Lope de Vega et de Cervantes par M. Gustave Bertrand, une imitation de Moratin par M. Jules Claretie, l'orientale de Victor Hugo sur Grenade récitée par M^{me} Favart, et quelques seguidilles, ont fait les frais de cette matinée espagnole, qui a obtenu autant de succès que ses aînées. J'en parle d'après les renseignements les plus certains, car ce jour-là, ne pouvant me partager, j'avais opté pour *l'Abbé de l'Épée*.

Une petite pièce, jouée, sans tambour ni trompette, au Gymnase dans les premiers jours du mois dernier, vient de paraître en brochure. Elle s'appelle : *Quand on attend!* et elle est signée d'un poète aimable, M. Gabriel Marc, qui n'en est pas absolument à ses débuts. Elle est précédée d'une dédicace à son unique interprète, M. Saint-Germain :

Nous vous apportons nos bluettes
Ou le vil caillou du chemin,
Car nous connaissons, Saint-Germain,
Votre faible pour les poésies.
L'art des vers est votre élément.

Votre talent nous ensorcelle;
Et vous changz subitement
Le caillou sombre en diamant,
Et la bluette en étincelle.

Diamant est peut-être hasardé; ni diamant, ni caillou, mais proverbe spirituel. *Quand on attend!* a sa place toute marquée dans les représentations à bénéfice, où M. Saint-Germain est toujours le premier à apporter son concours.

Le troisième Théâtre-Français (ex-théâtre Déjazet) est en butte à des vents contraires. Aussi quelle idée malencontreuse de s'intituler troisième Théâtre-Français! *Les Patriotes* ont eu beau faire appel aux plus nobles et aux plus vivaces sentiments, leur voix est restée sans écho. C'est qu'il ne suffit pas, pendant cinq actes (et un prologue), d'agiter une épée et de s'écrier à tout bout de champ que la patrie est immortelle, pour déterminer un succès dramatique. Il faut autre chose encore, par exemple une action qui ne soit pas complètement empruntée aux plus vieux mélodrames, comme celle des *Patriotes*, des caractères qui ne côtoient pas à chaque instant le ridicule, enfin un style qui ne prête pas à rire. Or, l'intrigue du drame de M. Léon Cousin appartient tout à fait à ce qu'on appelle le *vieux jeu*; on y retrouve le seigneur mécréant et féroce qui répand l'épouvante dans la contrée, la jeune fille enlevée et persécutée, le geôlier avec son trousseau de clefs pendues à la ceinture; qué sais-je encore? Tout cela se passe sous Charles VII, dans l'ombre de Jeanne d'Arc. On me dit que le pseudonyme livré au public cache un professeur, un érudit. Cela est fort possible. Guilbert de Pixérécourt était, lui aussi, un érudit et un bibliophile des plus délicats; et cependant quels abominables mélodrames il a écrits!

Quelques jours avant *les Patriotes*, le troisième Théâtre-Français (c'était si simple de s'appeler Théâtre-Ballande, du nom de son héroïque directeur) avait joué une petite pièce en l'honneur de Molière : *l'Éternelle Comédie*, par M. Achille Eyraud. La plupart des types de l'immortel comique y apparaissent habillés à la plus récente mode. C'est conduit avec soin et gaiement mené.

CHARLES MONSELET

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : *le Timbre d'argent*, opéra-fantastique en quatre actes et huit tableaux, de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Saint-Saëns (23 février).

APRÈS une ouverture, écrite très-résolument dans la manière de Mendelssohn, le rideau se lève....

Mais laissez-nous courir tout de suite à un des rares morceaux de la partition qui nous ait entièrement satisfait; car si nous ne sommes pas un claqueur de l'opéra de M. Saint-Saëns, il ne faut pourtant pas qu'on dise que nous avons manqué d'empressement à en applaudir la meilleure page.

Il ne s'agit point d'un de ces finales puissants, d'un de ces grands ensembles, où le génie du compositeur se révèle dans sa force; mais bien d'une petite chanson, au rythme napolitain, et qui est vive, et qui frétille, et qui sautille aussi gentiment que si elle venait de Naples même, d'où il s'en exporte par douzaines. Elle est dite, et avec beaucoup de finesse, par Melchissédec, au deuxième tableau du second acte.

Avouons que notre étonnement a été grand de cueillir pareille fleur, quand nous cheminions déjà depuis une heure à travers des paysages symphoniques quelque peu arides.

Le public n'a pas été moins stupéfait de la rencontre; aussi il fallait l'entendre crier bis avec les plus belles notes de ses deux mille gosiers!

De Naples à Florence... cet air nous poursuit. Il pourra revenir aussi aux oreilles de l'auteur, apporté par un de ces orgues de Barbarie dont on n'ose plus dédaigner la voix depuis qu'ils ont été les perroquets d'Auber, de Rossini et d'Hérold.

Croyez, en effet, que ce n'est pas rien de trouver seize mesures de musique bien chantante et que tout le monde répète. Si petite qu'en soit la gloire, M. Saint-Saëns la goûtera tout comme un autre, encore que les doctrines qu'il soutient dans ses feuilletons, et qu'il cherche à appliquer dans ses œuvres de concert, s'en trouvent quelque peu contestées. Bien mieux, le système d'après lequel est conçue toute la partition du *Timbre d'argent* est battu en brèche par la maudite, je veux dire par la charmante petite chanson. Voilà le côté cruel des choses.

On découvrirait bien encore de ci et de là, dans l'opéra de M. Saint-Saëns, quelques échappées heureuses, telles que la romance de Benedict au premier acte, ou le lied du troisième acte, chanté encore par Benedict, avec réplique de Rose, sa fiancée. Ce sont, à vrai dire, des mélodies un peu traînantes et d'une coloration grise, comme en produit parfois M. Gounod, quand il fait de la brume dans son cerveau. Toujours est-il qu'elles ont encore une forme reconnaissable. Voulez-vous que je cite encore, et comme une trouvaille, la cavatine de Conrad (*Maîtrise ton délire...*)? ce sera entrer dans la voie de la complaisance et côtoyer le mensonge. Décidément nous devons plus d'égards au lecteur qui nous demande un avis sincère en échange de cinq minutes de son temps qu'il veut bien nous sacrifier.

Nous n'avons parlé, comme on l'a vu, que de quelques morceaux de courte haleine, de ces couplets qui peuvent être l'agrément d'un rôle, sans toucher de trop près au fond du drame. Mais toutes les grandes pages écrites par le compositeur pour commenter les situations de la pièce ne nous ont mis en aucun émoi, n'ont secoué nos nerfs de quelque manière que ce soit pour nous faire aimer ou détester les personnages qui étaient en scène. Ni le finale de l'orgie, ni la scène du jeu, ni le chant bachique ne nous ont impressionné assez fortement pour que nous en puissions même tenter la critique.

Nous aimons mieux avouer que nous n'en avons pas saisi le sens. Ce sont des notes, et puis encore des notes qui, mises en chapelet, arrivent rarement à exprimer une idée saisissable. Si, par moments, on croit tenir une piste mélodique, l'oreille, aussitôt sollicitée dans une autre direction, perd son chemin. Le chanteur avait commencé à nous intéresser, voilà que la flûte lui coupe la parole et se met à bavarder comme une pie. Suivons cette flûte : le hautbois jaloux ou le trombone visiblement vexé nous attirent à eux pour nous dire un conte de leur façon. Pourtant le chanteur s'est obstiné; il va, il va. Mais, quand nous revenons à lui, nous ne comprenons plus son discours, dont une bonne part nous a échappé.

Style concertant! dira-t-on. Eh! oui; mais c'est justement ce qu'il ne faut pas au théâtre, ce dont certainement on ne veut pas; et le temps n'est pas prêt de venir où vous verrez le drapeau de la symphonie planté devant le trou du souffleur. M. Saint-Saëns ne l'a pas moins tenté dans la mesure de ses forces. On devait s'y attendre; il est de ces sectaires qui, au fond de leur âme, détestent le théâtre (invention des races latines), et qu'on voit le nez au vent d'est, recueillant tous les bruits que fait M. Wagner avec ses grosses caisses de Bayreuth.

Pour punition, il a trouvé et osé noter la jolie canzonetta : *De Naples à Florence*.... ce pourquoi il sera malmené par ses amis, et, supplice plus cruel, applaudi par la foule des petits dilettantes.

La direction du Théâtre-Lyrique ne saurait être responsable de ce que la musique de l'auteur de *la Princesse jaune* et de *la Danse macabre* ne nous agrée guère. Elle a loyalement et bravement fait son devoir en donnant le jour au *Timbre d'argent*. Le Théâtre-Lyrique est, d'ailleurs, institué pour ces sortes d'essais. L'autorité qui baille les subventions, aussi bien que la foule qui apporte ses pièces de cent sous, ne pourront que savoir gré à M. Vinentini d'avoir tiré au clair une œuvre depuis longtemps annoncée, et de s'être montré pour elle aussi prodigue de costumes et de décors.

L'exécution a été courageuse, souvent bonne, quelquefois excellente. L'important rôle de Fiametta a été dansé et mimé avec beaucoup de maestria par M^{lle} Théodore. Nous ne manquons point de sauteuses charmantes sur toutes les scènes qui leur servent de tremplin; mais une fantaisie trop désor-

SALON DE 1876



UNE FERME EN BANNALEC (FINISTÈRE)

TABLEAU DE M. C. BERNIER

Dessin de M. Grandsire.

donnée s'est introduite dans leur art. M^{lle} Théodore, elle, est une « danseuse », à prendre le mot au sens classique. Sa qualité première est la correction. Si elle avait de l'encre au bout de son pied, elle pourrait écrire sur le parquet des exemples de cho-

régraphie qui seraient très-utiles dans les écoles spéciales.

On a applaudi aussi M^{lle} Salla, qui est en progrès depuis ses débuts dans *Obéron*, et quoique le compositeur ne l'ait point servie selon ses mérites, elle a

fait apprécier les qualités, surtout l'égalité remarquable de son soprano dramatique. Melchissédéc a montré beaucoup de souplesse dans le rôle à changements du docteur Spiridion. Le public a fait accueil aussi à Caisso, à Blum et à M^{lle} Sablairolles.



THÉÂTRE. — LE DOCTEUR OX, opéra-bouffe de MM. Jules Verne, Philippe Gilles et Mortier, musique de M. Offenbach.

(Dessin de M. Vierge.)

Un mot de la pièce. La situation est celle-ci : le peintre Conrad se trouve placé entre l'amour honnête d'Hélène et la passion plus irrésistible qu'il éprouve pour la ballerine Fiametta. Mais il est pauvre ; aussi se laisse-t-il tenter par le diable, qui lui

donne un timbre enchanté pour prix de son âme. A chaque fois que le timbre sonne, il tombe une pluie d'or, mais aussi la mort frappe une personne de la société. Conrad use et abuse du talisman, mène une vie de possédé qu'il est déjà ; après quoi

il revient à sa fiancée Hélène. Que dis-je ? il ne l'a jamais quittée ; Fiametta, le diable, le timbre d'argent, la pluie d'or... tout cela n'était qu'un rêve.

La Mère l'Oie en sait bien d'autres !

ALBERT DE LASALLE.

AVIS
LES GRANDS MAGASINS DU
LOUVRE

ont l'honneur d'informer leur Clientèle que

l'Exposition Spéciale

DE

GANTS DE PEAU
ET DE
DENTELLES

pour laquelle de Grands Préparatifs
sont faits depuis longtemps
est fixée pour cette saison au

Lundi 5 Mars

Les **COMPTOIRS** de GANTS DE
PEAU et les **RAYONS** de DENTELLES
inaugureront à cette occasion leurs
nouvelles installations.

L'immense **HALL**, Place du Palais-
Royal, sera affecté dans son entier à
l'Exposition des Gants de Peau.

L'EXPOSITION des DENTELLES
aura lieu dans la **GALERIE DE RIVOLI**
contiguë au **HALL**, qui s'étend des portes
du Palais-Royal aux entrées du Grand
Hôtel du Louvre.

Un **CATALOGUE** des opérations de
GANTS de PEAU et de DENTELLES,
distribué à domicile, est à la disposi-
tion de toutes les personnes qui ne
l'auraient pas reçu et qui voudront
bien en faire la demande.

La Vie prolongée. **LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)**
guérit radicalement: Anémie, Chlorose, Débilité, Con-
sommption, Faiblesse. 43, r. Lafayette et pharm. Broch. fr.

MEDAILLE D'ARGENT et de bronze, Diplôme de MERITE, Exposition
ALCOOL DE MENTHE
DE RICQLÈS
TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraî-
chit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs,
excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS
41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière**
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS: **3 FR. PAR AN**
Paris et Départements
Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
PORTFEUILLE FINANCIER
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

L'AÉRONAUTE Journal de navigation aérienne.
Paris, 6 fr. — An, r. Lafayette, 93.

RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX DE
M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre
et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre
aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle
vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et
Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

Plus de **TÊTES CHAUVES!** Découverte
de... sans précédent!
REOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes à forfait. Env. gratis ren-
seig. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. R. vol. Paris.

CORDIAL S^t-DENIS
ou LIQUEUR DE SANTÉ
C'est un Stimulant ou Réconfortant
qui réveille l'appétit, favorise la diges-
tion, relève les défaillances physiques
ou morales; constituant en un mot la
plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINTE DES
LIQUEURS DE TABLE. — Un verre à liqueur après
chaque repas. — DETAIL dans toutes les villes.
GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Euro e,
l'Union des Indes, 1, r. Amber.

POMPES FUNÈBRES

La maison **G. TROUVAIN**, 24, r. Grange-Batelière,
évitte toutes démarches aux familles à l'occasion d'un
décès et se charge de la déclaration à la Mairie, du régle-
ment du convoi aux Pompes funèbres et à l'Eglise, des
Billets de décès et du Cimetièrre; — du Transport
des Corps en France et à l'Etranger, des Exhumations
et des Services anniversaires.
ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHIER

10^e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro:
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
Recettes des ch. de fer. Correspondance
étrangère. Nomenclature
par des coupons échus, des appels de
fonds, etc. Cours des valeurs en
Banque et en Bourse. Liste des
tirages. Vérifications des n^{os} sortis.
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8^o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MAISON
SARAH FÉLIX
PARFUMERIE DES FÉES
GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!
POUDRE ET CRÈME DES FÉES
Blancheur de la Peau, Transparence,
Éclat, Santé!
Pour le **MODE D'EMPLOI**, qui est **ESSENTIEL À CONNAÎTRE**
se renseigner, **43, Rue Richer**,
où l'on trouve également:
L'EAU DES FÉES pour la recoloration des
Cheveux.
LA POMMADE DES FÉES utile aux per-
sonnes faisant usage de l'EAU DES FÉES.
L'EAU DE TOILETTE DES FÉES pour
le velouté et la beauté du corps.
L'EAU DE POPPÉE pour l'entretien des
Cheveux.
LE BOUQUET DES FÉES pour le Mouchoir.
PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

DES MALADIES
L'ESTOMAC
Les maladies de l'estomac font
le désespoir des malades et des
médecins par la variété de leurs for-
mes, qui toutes paraissent exiger un
traitement différent. C'est là une erreur,
ces maladies quels que soient leurs symp-
tômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de
dyspepsies, ont toutes pour cause une né-
vrose spéciale du système régulateur des
fonctions digestives. Le seul remède est la
Poudre de Beaufort au Valériannate de Narcéine.
— Une boîte est expédiée franco partout contre
5 fr., par **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire,
97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer,
103, rue Montmartre et dans les pharmacies.

MACHINES A COUDRE
Les systèmes les plus perfectionnés
deux ans.
MACHINES A COUDRE
de Vidouville (Manche), dem^t à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano
CRÉSPIN AINÉ
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — In Province les MACHINES à coudre,
MACHINES à plisser et à tuyaouter sont expédiées à moitié p^r yement.
 VEND A CRÉDIT A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

ANNONCES

ET MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

2 MAISONS A PARIS, de construct. récente,
à ADJUGER, sur une enchère, en
la ch. des not. de Paris, le mardi 20 mars 1877, midi.
R. DE ROME, 141. Rev. 6,573 f. 10. — Mise à pr.: 70,000 f.
R. DELONG, 80. — 5,701 60. — 60,000
S'adr. à Me **CHERRIER**, not. r. J.-J.-Rousseau, 49.

HOTEL RIARIO-SFORZA avec jardin
à PARIS, près le bois de Boulogne,
AVENUE NATIONALE (arc. b. de l'Empereur), n^o 139.
A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de
Paris, mardi 13 mars, en 2 lots, pouvant être réunis.
1^{er} lot. — HOTEL ET CONSTRUCTIONS DIVERSES,
Cont. 2,563 mètres. — Mise à prix: 3 0,000 fr.
2^e lot. — GRAND ATELIER DE PEINTRE ET CHALET.
Cont. 4,799 mètres. — Mise à prix: 130,000 fr.
S'adr. aux not. Me **BODIN**, à Pui-seaux (Loiret), et à
Me **MASSON**, 1091, Haussmann, 53, dépt. de l'enchère.

GRAND HOTEL près le boulevard
Saint-Germain,
RUE SAINT-GUILLAUME, 27. A VENDRE, même sur une
enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 10 avril.
Cont. 1,530 mètres. — Mise à prix: 390,000 fr.
S'adr. à Me **COCTEAU**, not. à Paris, r. de Lille, 37,
et à M. **FEINE**, architecte, 233, boul. Saint-Germain.

Adjon. sur une ench., en la ch. des not.
A de Paris, le 20 mars 1877, d'UNE **MAISON**
DE CAMPAGNE, rue du **VILLE-D'AVRAY**
Chemin-de-la-Grille, 31. — Mise à prix: 40,000 fr.
Proximité de la Gare. — Mise à prix: 38,000 fr. S'adr. à Me
Ch. MOREL-D'ARLEUX, notaire, rue de Rivoli, 28.

PROPRIÉTÉ A PARIS, rue FRIANT, 19, à
ADJUGER, sur une ench., ch.
d. not. de Paris, le 27 mars 1877. Cont. 1,632 m. Re-
venu: 3,060 fr. Mise à prix: 38,000 fr. S'adr. à Me
Ch. MOREL-D'ARLEUX, notaire, rue de Rivoli, 28.

TERRAIN A PARIS-PASSY, rue de la Pompe,
21 et 23, d'une cont. de 1,117 m. 33.
A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des
notaires de Paris, le mardi 27 mars 1877, à midi.
Jouissance de suite. — Mise à prix: 40,000 fr.
S'adr. à Me **AUBRON**, notaire, 18, avenue Victoria.

MAISON A PARIS, rue CASTELLANE, n^o 45, éle-
vée sur caves d'un rez-de-chaussée,
d'un entre-sol et de 4 étages — eau et gaz — à ADJUGER
sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 20 mars 1877.
Revenu: 13,653 f. 65 c. — Mise à prix: 150,000 fr.
S'adr. aux notaires: Me **PÉAN DE ST-GILLES**, r. de
Choiseul, 2, dépt. de l'enc.; et Me **F. MOREL-D'ARLEUX**,
r. du Faub.-Poissonnière, 35; et pr visiter sur les lieux.

LE MAISON DE CAMPAGNE à MONTLIGNON (S.-
et O.) Grande-Rue (st. d'Ermon)
Jardin anglais, potager, serre, grotte, pavillon,
A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not. de Paris,
le mardi 20 mars 1877. — Mise à prix: 25,000 fr.
S'adr. aux not.: Me **AUBRON**, 18, avenue Victoria, et
MOREL-D'ARLEUX, 28, rue de Rivoli, dépt. de l'enc.

MAISON entre COUR
et JARDIN A
Boul. BEAUSÉJOUR, 15. — Cont.: 1,050 m., A VEN-
DRE, sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mar-
di 13 mars 1877. — Suscept. d'un rev. de 9,000 fr. —
Mise à prix: 70,000 fr. — S'adr. à Me **MASSON**, not. r.
Perrault, 4 (pl. du Louvre), qui délivre les permis de
visiter.

ADJON, sur une enchère, en la ch. des notaires de
Paris, le 20 mars 1877, à midi, en 2 lots,
1^o D'une G^e **PROPRIÉTÉ BILLANCOURT**
et BELLE **PROPRIÉTÉ BILLANCOURT**
(Seine), rue du Cours, 2; rues de tous côtés. Cont.:
15,732 m. env., et pouvant servir de communauté reli-
gieuse. Maison d'habitation, communs, écuries et
remises, réservoirs d'eau, laiterie, vacherie, serres
chaude et tempérée. Jardin d'hiver.
2^o D'un **JARDIN POTAGER**, rue du Cours, 6,
GRAND **JARDIN** d'une cont. de 1,418 m. env.
Mises à prix { Premier lot. 180,000 fr.
Deuxième lot. 10,000
S'adr. sur les lieux pour visiter, et à Me **CHAMPE-
TIER DE RIBES**, not. à Paris, rue Castiglione, 10.

MAISON A PARIS, rue OBERKAMPF
passage Mémilmontant, n^o 6.
A ADJUGER sur une enchère, en la chambre des
notaires de Paris, le mardi 6 mars 1877.
Revenu: 12,000 fr. — Mise à prix: 75,000 fr.
S'adr. à Me **BREULLAUD**, notaire, 333, rue St-Martin.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez **MM. L. AUBOURG** et C^o, 10, pl. de la Bourse
et dans les bureaux du journal.

CHARLEMAGNE

PAR M. A. VÉRAUT

Nous avons déjà publié, à la fin de 1876, une remarquable gravure du bel ouvrage publié par la maison Mame, représentant *Charlemagne empereur*, d'après Albert Durer. Celle que nous lui empruntons aujourd'hui est non moins curieuse par son origine et par le fait historique qu'elle précise. On ne saurait trop louer la tendance actuelle des auteurs et des éditeurs à restituer ainsi les mœurs et les événements d'une époque par



L'empereur Frédéric Barberousse visite, dans son tombeau, Charlemagne qu'on y avait assis. D'après une fresque d'Albert Reihel, à Aix-la-Chapelle. — XIV^e École allemande. — (Gravure extraite de CHARLEMAGNE (Mame, éditeur).)

la vulgarisation des documents artistiques ou graphiques contemporains. Les vieux monuments, fresques, sculptures, peintures, gravures, manuscrits disséminés sur le globe viennent ainsi apporter leur témoignage sous les yeux du lecteur, qui n'a d'autre peine que celle de feuilleter un volume. C'est ce que nous appelons l'*histoire en images*, celle que nous essayons de faire pour notre temps, et dont le public devient de plus en plus friand. La maison Mame l'a bien vu par son succès de cette année.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE (DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS. DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc. TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT 1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyez un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LE FOR, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

Succès de J. Klein : M^le Printemps, Fraises au Champagne, Pasha, Cerise Pompadour, valise; Peau de Satin, Truite aux Perles, polkas

ANGLAIS METHODE ROBERTSON, nouveau cours. Six cours dans la journée pour les dames. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION

LE DÉPÔT DE

LA VELOUTINE VIARD

ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 5 bis, rue Auber.

AUX DAMES. Jarretelles maintien des bas sans pression. Dames, Enfants. Merciers, Corsetiers. Seul dépôt, boulevard Sébastopol, 72, Maxe Werly.

CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen. CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376, Assomption.

POSITION OFFERTE A PARIS

Représentation et gérance d'une ancienne et honorable maison (affaires marit. et vins). Apport demandé : 25 à 30,000 fr. (50 0/0 dans les bénéfices). Écrire à H. R., 17, poste restante, Paris.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF. Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr^{is} et fee. S'adr. Dépôt gén^l 4, r. de l'Échiquier, Paris

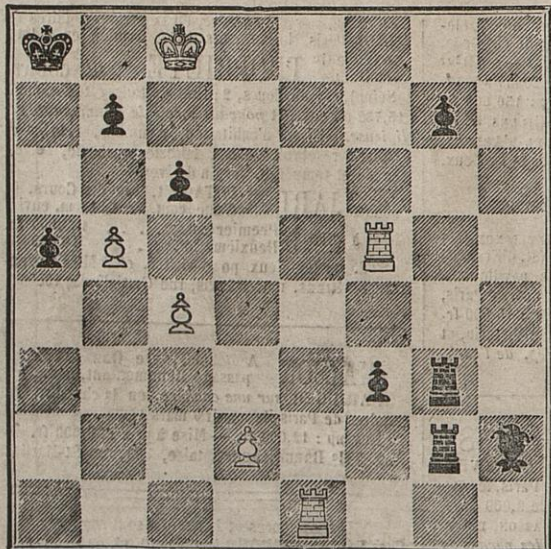
Argentez vous-même

Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le BLEU D'ARGENT PUR. Garantit sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flaçon 1 fr. 50; Triple flaçon 3 fr. 50. F. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre

ÉCHECS

PROBLÈME N° 646

COMPOSÉ PAR M. H. J. C. ANDREWS



Les Blancs font mat en six coups.

Solution du problème n° 644.

1. T 1 R
 2. C 5 D
 3. D 5 FD ou 4 CR, ou F 5 F, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.
- (A)
1. R ad libitum (A)
 2. ad lib.
1. Tout autre coup.
 2. C 4 FD ou 5 FR, suivant le coup des Noirs, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. Quéval; Duchesne; les amateurs du grand café du Phénix, à Lyon; Renoir; Kassiof; Charbonnet; Vital Terrasson; le café Dumas, à Privas; L. de Croze; Edm. Leger; les OEillets de Guerchy; le nouveau Cercle des Echecs, à Chalindrey; le café de la Rotonde, à Limoges; J. L. Germain, à la Chauvinière; Bléo-Stoup; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le café Central, à Péronne. PAUL JOURNOUD.

Les Voyages d'études autour du Monde

Nous encartons, dans notre numéro de ce jour, une notice relative au programme du voyage organisé par la Société des voyages d'études autour du monde. Nous avons, au mois de juillet, attiré l'attention de nos lecteurs sur cette institution, alors à l'état de projet. L'œuvre est fondée aujourd'hui : le départ de la première expédition est fixé à la fin du mois de mai. On nous assure, et nous le croyons aisément, qu'un nombre de personnes, assez considérable déjà, ont manifesté leur désir de prendre part à ce premier voyage. Il faut nous en féliciter; cela prouve qu'il y a encore dans notre pays quelques bonnes idées, des hommes d'initiative pour les mettre à exécution, et des esprits ouverts pour en profiter.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'or est une chimère (dans l'opéra de Robert le Diable seul-ment). Ont deviné le dernier rébus : l'OEidipe du café de l'Univers, au Mans; M^{me} Marie Vilcoq; cercle d'Amplepuis; café Gaudier, à Cadillac; café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; Brissard, à Orléans; Martin-Maraval; Eugène Robardey; M^{lle} A. et C. de Saint-M.; cercle littéraire de Charroux; café Kubler; les abonnés de la maison Pagès, à Marseille; le cénacle du Louvre, à Aix.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.